

LE TRAUMA : CE QUE L'ON EN FAIT

Claude Brodeur

Lorsque l'on pense « trauma » ou « événement traumatique » en psychanalyse, on réfère d'habitude à la vie de l'individu. Mais les collectifs aussi, des peuples entiers, sont éprouvés, vivent, au cours de leur histoire, des événements plus ou moins traumatiques. Après avoir traité, dans ce texte, du trauma chez l'individu, dans son inconscient personnel, j'étudierai donc l'effet sur des collectifs d'événements qui les ébranlent et les traumatisent.

1. *Dans l'intime de nos inconscients.*

De toute façon, l'homme est, par nature, un être traumatisé. Un patient psychotique me racontait un jour : « Je me sens, dans le vagin de ma mère, comme un petit malin qui sort la tête pour regarder au dehors, mais la rentre aussitôt parce qu'il a très peur. » On a tous eu peur au contact du réel, on continue tous d'avoir peur. On est traumatisé.

Peut-être s'agit-il là du fameux « traumatisme de la naissance », dont nous a parlé Otto Rank dans son temps ? De celui-là, qui s'est passé dans la réalité de chacune de nos histoires de vie, on n'en sait pas grand chose. Ou, tout au moins, ce qu'on peut en savoir par ailleurs, en physiologie ou même en psychologie des émotions, ne peut pas nous être très utile dans le domaine de l'inconscient, pour un psychanalyste. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*¹, Freud écrit : « Dans l'acte de la naissance réside un danger objectif pour la conservation de la vie, nous savons ce que cela signifie dans la réalité. Mais psychologiquement cela ne nous dit rien du tout. Le danger de la naissance n'a encore aucun contenu psychique. »

Freud retient cependant l'idée que certains mécanismes physiologiques, certains montages dirions-nous maintenant, peuvent être mis en place à cette occasion, et servir par après de support somatique à tous les traumas psychiques postérieurs. « De grandes sommes d'excitation », imagine Freud, « pénètrent jusqu'à lui (le fœtus), produisent des sensations de déplaisir d'un genre nouveau, maints organes acquièrent par contrainte des investissements accrus, ce qui est comme un prélude à l'investissement d'objet qui va bientôt commencer. »

Dans ce domaine de la physiologie, Freud demeure toutefois très prudent. Et, dans celui qui nous concerne, la vie psychique inconsciente, il avoue : « Nous en savons malheureusement bien trop peu sur l'état animique du nouveau-né. »

Ce que nous savons par ailleurs assez bien maintenant, c'est l'énorme difficulté qu'ont les psychotiques à naître à la vie symbolique, à l'exercice d'un discours qui les mette en rapport, en tant que sujets, avec la dure réalité d'une vie d'homme. Il leur faut alors supporter une épouvantable angoisse immédiatement déclenchée par cette naissance à l'être au monde.

Or il arrive que l'un ou l'autre de ces psychotiques utilise, pour s'exprimer dans son discours

¹FREUD, S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Quadrige/Presses universitaires de France, 1993, trad. Joël Doron et Roland Doron.

fantasmatique, la symbolique même de la naissance. Il ne le fait cependant pas parce qu'il se souvient de sa propre naissance, dans son corps biologique ou dans son corps sensoriel. Il le fait, tout simplement, parce qu'il trouve commode de se servir des images de la naissance, véhiculées par sa culture, pour élaborer son propre discours fantasmatique : discours sur la fracture d'un corps unifié dans la mère symbolique, discours sur un corps devenant autre face à lui-même et dans un rapport à l'étranger. Ce sera pour lui le choc initial, le traumatisme primitif. Il connaîtra, pour la première fois, l'angoisse horrible d'être divisé dans son être de sujet.

Revenons à ce patient dont j'ai parlé tout à l'heure, le « petit malin » qui montre le nez à la sortie du vagin de maman. Il a fui tant qu'il a pu le moment cruel où la déchirure apparaît dans un discours inconscient. Il a fui dans une dépression qui l'a mené au seuil de la mort, dans un épisode maniaque tout à fait fracassant qui lui a causé des ennuis avec la police. Après un très long temps de travail pénible et laborieux, dans un éclair de conscience, un jour pas comme les autres, il a pu cependant prendre position, malgré une angoisse terrifiante, entre les deux entités symboliques absolument contraires et divisées entre elles : de l'un et de l'autre ou, en termes plus dramatiques, de la vie dans l'un et de la mort dans l'autre. Les kleinien parlent alors de « bonne mère » et de « mauvaise mère ».²

On aura remarqué que, dans ces développements sur le fantasme de la naissance, je fais de la division ou de la séparation le principe et la cause de l'angoisse. Cela est-il compatible avec la pensée de Freud sur ce même sujet ?

Celui-ci parle plutôt de « danger » : « L'angoisse fit son apparition », pense-t-il, « comme réaction à un état de danger, elle est maintenant régulièrement reproduite quand un tel état s'installe de nouveau. » (47) Or je prétends que le principal danger, le plus fondamental, sera toujours, pour un être pensant, la perte de l'objet aimé. C'est d'ailleurs bien ce que pense Freud lui-même, lorsqu'il écrit : « Si le nourrisson réclame la perception de la mère, c'est seulement bien sûr parce qu'il sait déjà par expérience qu'elle satisfait sans délai tous ses besoins. La situation à laquelle il donne une valeur de "danger", contre laquelle il veut être rassuré, est donc celle de la non-satisfaction, de l'accroissement de la tension de besoin, face à laquelle il est impuissant. » (50-51)

Il s'agit donc bien, pour Freud aussi, d'une séparation d'avec la mère. Mais il précise que cette séparation entraîne à chaque fois « un accroissement de tension ». Est-ce qu'il n'introduit pas alors, précisément, déjà l'idée de l'angoisse ? Ne s'agit-il pas alors d'une tension anxieuse, c'est-à-dire d'une tension qui s'est transformée en angoisse à l'occasion d'une prise de conscience de la séparation d'avec la mère, pensant alors que celle-ci peut devenir irréparable, est effectivement consommée.

À ma connaissance, Freud ne le dit jamais clairement. Et cela peut surprendre si l'on se réfère à sa première théorie sur l'angoisse : il y affirme en effet que, dans ce qu'il appelle « les névroses actuelles » (25), « la libido se transforme en angoisse » (25). Il précise : « Je trouvai que des pratiques sexuelles déterminées comme le coït interruptus, l'excitation frustrante, l'abstinence par contrainte, engendrent des éruptions d'angoisse et un apprêtement à l'angoisse générale, donc toujours lorsque

²On trouve le récit de cette tranche d'analyse dans mon ouvrage : *Le problème de l'inconscient : de la psychanalyse à la philosophie*, Paris, L'Harmattan, 1999, Tome 2.

l'excitation sexuelle est inhibée, arrêtée ou déviée dans son cours vers la satisfaction. » (25)

Nous avons donc, chez l'homme, le petit de l'homme comme on dit parfois, un trauma tout à fait initial. Celui-ci tient à une prise de conscience, à un plan très primitif, de la division profonde du sujet entre une présence qui englobe toute la vie et une absence qui représente la perte totale de cette même vie, la mort. C'est enfin cette déchirure tragique dans le tissu uniforme de l'être qui provoque une angoisse toute proche de la terreur.

Juste un mot pour préciser ici que, à chaque fois que surgit l'angoisse en raison d'une division plus ou moins profonde entre deux composantes d'un mythe personnel, il y a tentative immédiate de réaménagement de l'organisation fantasmatique dans le sens d'une nouvelle unité de la pensée. C'est ainsi, par exemple, que, tout de suite après sa naissance tragique au monde pour la vie et la mort, l'enfant cherche à retrouver l'unité de l'être et du penser dans le « nom du père », dans son projet d'existence sur lui.

Par ailleurs, dès que l'unité se trouve réalisée, pour un temps, dans une certaine harmonie fantasmatique ou mythique, la réalité se charge bientôt d'indiquer à l'enfant que la vie n'est pas si simple, et qu'il doit souffrir d'être à nouveau divisé. Il se sentait fort bien, tout seul, à l'intérieur même de la « maison du père » ; il doit un jour accepter la présence gênante des frères et sœurs. Il lui faudra dès lors inventer, dans son inconscient, le mythe, fort dramatique, d'une fratrie constamment divisée dans des rivalités fréquentes, des luttes parfois fratricides. Il revivra, pour lui-même, l'histoire biblique de Caïn et d'Abel.

C'est donc ainsi que tourne la roue de nos inconscients : d'angoisses profondes d'être divisés intérieurement à des traumatismes imposés par la dure et nécessaire réalité, nous cheminons tous sur une même route aux écueils multiples et constamment renouvelés.

*

Depuis le début, j'ai parlé d'un traumatisme initial et, peut-on dire, fondateur de la pensée de l'homme, dans la région de son inconscient. Je sais qu'il faut aussi traiter de ces « événements traumatiques » qui, au cours d'une existence, viennent troubler plus ou moins profondément la destinée, l'histoire de nos vies.

Je crois que, en ce qui regarde le traumatisme originel, souvent représenté par la symbolique de la naissance, tous les individus sont marqués de façon analogue. Pour certains, l'opération est complètement ratée : nous avons alors les psychotiques ; pour d'autres, ce n'est pas une grande réussite : et nous avons peut-être plutôt ceux que nous classons dans les « états-limite ». Mais tous, en ce point de départ, sont pareillement plongés dans la tragique condition d'une existence brisée, cassée en deux ; et tous, en conséquence, portent en eux ce que nous désignons souvent du nom d'« angoisse métaphysique ou existentielle ».

Vis-à-vis des événements traumatiques plus légers, de très multiples voies de résolution des conflits et des tensions anxieuses se présentent à chacun de nous. Et c'est ici que je retrouve mon titre : *Le trauma : (tout dépend de) ce que l'on en fait.*

Parmi ces « événements traumatiques », il en est un auquel, un peu partout en Occident, on

est actuellement très sensible : c'est l'acte de l'inceste.³

Pour amorcer la discussion sur cette difficile question, je rappelle une expérience de psychanalyse assez étonnante :

J'ai connu une famille dans laquelle, non seulement les frères et les sœurs avaient des jeux et parfois des rapports sexuels entre eux, mais aussi le père et ses filles. Seuls, la mère et le plus jeune des garçons n'étaient pas entrés dans la ronde des plaisirs du sexe.

Or, il m'est apparu, au cours de l'analyse, que tous les enfants de cette famille avaient développé une psychologie à peu près normale. Sauf ce malheureux garçon qui était venu me consulter pour des problèmes d'homosexualité.

À l'analyse, on s'est aperçu que la mère et lui, dans les premières années de la vie de l'enfant, s'étaient tenus en dehors du groupe familial, pour former par ailleurs un couple d'amoureux chaste et très propre aux yeux de tous. Ils n'ont donc pas eu de comportements incestueux ; mais ont pratiqué un fantasme incestueux de manière intense et continue.

À ce jeu du fantasme, mon client avait cependant développé une certaine pathologie mentale : l'homosexualité ; et il s'est, par la suite, considéré comme un sujet anormal dans notre société.

Si j'apporte cet exemple, c'est pour bien souligner deux points essentiels à la compréhension du sujet :

1. Il faut toujours distinguer, en cette matière, ce qui relève de la réalité – comme ici de l'acte même de l'inceste – de ce qui appartient plutôt au fantasme⁴ ;
2. À un même traumatisme, il peut exister des réactions fort différentes les unes des

³Il serait intéressant de mener une étude socioculturelle approfondie sur ce phénomène nouveau. Pourquoi les contemporains sont-ils à ce point bouleversés par la pratique de l'inceste ? Je propose quelques éléments de réflexion.

Dans une société patriarcale, comme celles que nous avons connu durant des siècles, la sexualité, plus particulièrement dans les rapports intergénérationnels, était efficacement réprimée par le moyen de lois morales présentes et agissantes, non seulement à l'intérieur de la famille, mais aussi dans un système politique et religieux de même facture que celle-ci. S'il y avait, de temps en temps, des abus sexuels envers les femmes et les enfants de la part du père, des oncles ou des frères, cela était toléré socialement, caché en même temps que montré, du fait que la femme et l'enfant appartenaient corps et âme à l'homme, se trouvaient sous son autorité, son entière domination.

Maintenant que nous avons plutôt développé une culture du « fraternel », la sexualité change de signification : elle ne fait plus partie d'un univers patriarcal omnipotent, mais devient la chose privée de chaque individu, homme ou femme, et cela dès la petite enfance. Le geste ou l'acte incestueux n'est plus dès lors tant un abus de pouvoir de la part du père ou d'un adulte en situation d'autorité, que la violation d'un territoire, celui de la chose sexuelle de l'un ou l'autre individu. Il n'a plus, en conséquence, la même importance et le même poids qu'autrefois : il ne touche pas en effet à l'être même de la personne, mais seulement à son intime propriété, la chose sexuée. N'est-ce pas ainsi désormais un acte plus léger et moins grave ?

À la place de se situer dans cette nouvelle perspective culturelle, les agents et responsables du social : politiciens, juges, travailleurs sociaux, éducateurs, etc., toujours habités des valeurs anciennes de la société patriarcale, font souvent appel, sans aucune considération, à une force judiciaire et policière, trop souvent brutale, ignorante en tout cas, me semble-t-il, de la place nouvelle de la sexualité dans une culture de type fraternel.

La question demeurera cependant fort complexe, tant que nous serons, comme maintenant, en pleine mutation de culture.

⁴On peut également ici se demander si le fantasme n'est pas souvent aussi nocif que la réalité de l'inceste.

autres d'un individu à l'autre.

Tenant compte de ces deux remarques, je distingue maintenant trois réactions possibles à un événement traumatique. Les deux premières se situent en dehors de l'inconscient proprement dit, de la sphère du symbolique. La dernière se déploie, par ailleurs, dans le lieu même de la pensée inconsciente.

- I -

Dans certains cas, comme celui que nous venons de voir, l'organisme psychique peut ne pas avoir été touché, troublé, par une action qui pourrait être en soi traumatisante. Il semble que tout ait été vécu, en dehors d'un discours mental inconscient, sur le seul plan biologique et dans le seul but de se procurer un plaisir sexuel. Aucune trace importante ne sera dès lors imprimé, ne laissera sa marque, dans la pensée inconsciente ; et il n'y aura pas, sur le coup ou dans l'avenir, occurrence de névrose ou de malaises psychiques.

On peut imaginer que, dans l'exemple apportée plus haut, les actes sexuels accomplis par le père et les frères avec les filles ont été des agirs (« acting out ») presque totalement séparés de l'une ou l'autre organisation fantasmatique : on n'est pratiquement alors que dans l'instinctuel. Nous verrons mieux, par la suite, comme il en fut tout autrement pour la mère et son jeune fils : l'aventure amoureuse ne comportait, pour eux, aucun passage à l'acte, mais elle était soutenue par un fantasme œdipien dans sa forme la plus pure.

Je suis conscient de l'audace d'une pareille affirmation. Je crois cependant que cette possibilité n'est pas strictement hypothétique. Elle est peut-être même plus fréquente qu'on ne le pense.⁵

- II -

Une autre situation correspondrait à celles que développe Freud au sujet des névroses réelles ou actuelles. Cette fois encore, l'action traumatisante n'est pas vraiment reçue par le système mental inconscient ; elle passe à côté du discours ou des élaborations psychiques inconscientes. Mais, contrairement au cas précédent, elle provoquera dans l'organisme physiologique un débordement d'énergie somatique et produira des modifications du système qui pourront être durables.

Un jour, un homme se présente à mon cabinet de consultation : il venait d'avoir un grave accident de voiture en se rendant à un lieu de pèlerinage avec toute sa famille ; et il avait, à cette occasion, causé la mort (tué) de sa femme et de deux de ses enfants. Cet événement tragique avait instantanément produit, chez lui, non seulement une angoisse tenace, mais un bégaiement prononcé. Malheureusement, je n'ai pas pu continuer de le voir. Mais je croirais volontiers que, tout au moins dans un premier temps, seuls ont été affectés certains mécanismes physiologiques.

⁵J'ai développé une hypothèse semblable au sujet du fétichisme. Voir : *Au sujet du fétichisme*, Revue française de Psychanalyse", XLVII (1), 1983.

On aura bien, cette fois-ci, un certain état névrotique. Mais il s'agira d'une névrose d'un type très particulier. Si Freud, comme nous l'avons dit, parle alors de « névroses réelles ou actuelles », c'est, me semble-t-il, pour les situer très exactement en dehors de tout travail mental proprement dit, de toute véritable élaboration symbolique. Une construction mentale, en effet, se situe, toujours et par définition, au dessus du « réel » et de l'« actuel ». On dit, chez les philosophes, qu'elle est une abstraction faite à partir de la réalité de la chose ; nous parlons plutôt, en psychanalyse, de symbolisation.

- III -

La plupart du temps, l'événement traumatique est capté, non seulement par une structure sémantique déjà en place dans le discours inconscient, mais aussi par des images ou des trains d'images de souvenirs avec lesquels il a des affinités plus ou moins grandes.

Revenons à la situation de tout à l'heure. Mon patient homosexuel, étant le plus jeune enfant de la famille, n'avait jamais participé aux jeux sexuels et aux échanges génitaux occasionnels entre père et filles, frères et sœurs. Il n'avait donc pas été agressé de manière aussi directe que les autres membres de la fratrie par ces gestes pervers. Mais il avait vu souvent ces choses qu'on cachait à peine, il avait probablement été sollicité quelques fois, on l'avait sans doute méprisé dans son sexe pour ne pas s'adonner, comme les autres, à tous ces ébats corporels qui déclenchent à chaque fois tant de plaisir. On imagine donc facilement que ce cirque inusité du sexe dût être pour lui très traumatisant. Et il le fut, en réalité.

Mais à la place de « laisser couler comme sur le dos d'un canard » ainsi qu'ont fait les autres membres de la famille, il s'est plutôt laissé pénétrer par cette longue série d'événements traumatiques. Il a donc choisi de satisfaire sa jeune libido – cette fois dans le registre d'une pensée symbolique en pleine évolution – dans un fantasme homosexuel, plutôt que de le faire, comme ses frères et sœurs, en dehors même du champ symbolique. C'est ce fantasme homosexuel qui s'est plus tard transformé en une activité et un symptôme homosexuel. Il a dès lors pensé, on le lui a dit ou laissé entendre, qu'il était malade, névrosé.

Pendant que ses frères et ses sœurs s'amusaient derrière les portes des chambres et des placards en laissant plus ou moins à l'écart des organisations mentales pas trop mal en point, un scénario œdipien en assez bonne forme, notre jeune ami, sans doute passablement secoué par ce qu'il voyait autour de lui, jonglait donc avec son propre scénario fantasmagorique.

Tout enfant encore, il était devenu le petit compagnon de sa mère : celle-ci, après l'avoir habillé joliment, l'amenait se promener dans les rues de son village et le conduisait à l'église, le dimanche, pour le Salut du Saint Sacrement. Il était devenu son « petit homme ». Un petit homme secrètement désiré pour son sexe, mais plutôt montré comme un être asexué, un ange.

Muni, dans son inconscient, d'une structure œdipienne incertaine et fragile encore, il va dès lors travailler fort à réaménager les composantes d'un mythe personnel, afin de satisfaire, à sa façon et sans trop d'inconvénient, ses multiples désirs : il tentera de « tout avoir » pour lui-même, et beaucoup plus que ses frères, si possible. C'est ainsi qu'il s'offre d'abord au désir génital inconscient de la mère en masquant son identité d'homme derrière les comportements d'un garçon sage et

angélique (sans sexe) ; dans le même temps, il se prête aux désirs du père et des grand-frères en développant, derrière son symptôme homosexuel, une identité féminine ; et – qui sait ? – ses pulsions homosexuelles ne réalisent-elles pas aussi, dans un même mouvement, le contraire : se présentant sous un visage masculin, celles-ci lui permettent, en secret, d’entrer à son tour dans le jeu des rapports incestueux avec les sœurs. Dans le domaine de la vie fantasmatique, on peut s’accorder beaucoup plus de libertés que dans la vie réelle. Mais il arrive toutefois qu’on en souffre, lorsqu’on développe des symptômes gênants pour soi-même ou vis-à-vis des autres, la société.

Ce qu’il faut surtout retenir de cette dernière position, c’est ceci : que l’événement traumatique – ici l’inceste – prend toujours la forme du discours inconscient, qu’il est interprété conformément aux formations mentales actuelles d’un inconscient.

C’est ainsi, par exemple, qu’une femme dépressive⁶ ressentira l’acte incestueux comme une attaque mortelle à sa vie. Elle dira qu’il ne vaut plus la peine de vivre, qu’elle est désormais « moins que rien ». Souvent, elle pensera s’enlever la vie. C’est la descente dans les enfers, le néant le plus abominable.

La femme maniaque, de son côté, se voit entraînée dans un délire sidéral. Elle connaîtra l’éclatement, en mille morceaux, de son image identitaire. C’est pour elle le choc qui fait tout exploser. Une vague de fond dévastatrice de sa personne entière.

Quant à la femme paranoïaque, elle y verra quelque chose comme le retournement d’un amour protecteur en une haine destructrice et dévoratrice. Elle vous dira qu’on ne peut plus se fier à personne, que ceux qui l’aimaient et la supportaient autrefois l’ont sordidement trahie. Elle se sentira submergée par leurs attaques mortelles. Le monde, devenu méchant, s’est soudainement tourné contre elle.

Certaines femmes, qui sont aliénées à la loi du père et à son autorité toute puissante, ressentiront l’inceste comme un abus de pouvoir qu’on doit subir dans l’obéissance. Elles cacheront souvent l’événement et la blessure subie, mais nourriront en secret une honte et une hostilité farouche, énorme, envers leur agresseur et ses abus de pouvoir. Ce sont de pauvres victimes d’un destin implacable.

D’autres, au contraire, considéreront cet acte comme une intrusion violente et injuste dans leur vie la plus intime. Ce sont peut-être celles qui se défendent le mieux. Elles vont alors très souvent revendiquer leurs droits sur un territoire, corps et âme, qui leur appartient en propre et exclusivement. Elles réclameront la justice des hommes.

La plupart, peut-être, interpréteront l’inceste dans le registre des rivalités œdipiennes.

Il en fut ainsi pour une de mes clientes qui avait été approchée sexuellement vers l’âge de 12 ans par un beau-père nouvellement arrivé dans la maison. Lorsque celui-ci, quelques années plus tard, laisse sa femme pour épouser la fille, cette dernière n’a pu supporter de vivre, en acte et officiellement, un conflit aussi grave avec sa propre mère au sujet du corps sexué de son (beau-père). Elle a développé une angoisse épouvantable ; et elle a dû bientôt se séparer d’avec cet homme.

⁶Ces paragraphes s’appliquent aussi aux garçons qui sont victimes d’inceste. Mais il arrive que, de nos jours, le problème se pose surtout, dans nos sociétés, au sujet des filles.

Tout dépend donc de « ce que l'on en fait ». Et les formations du discours inconscient sont fort variées, elles sont aussi toujours douées d'une redoutable efficacité pour donner sens aux événements – des plus banals aux plus dramatiques – d'une existence ou d'une histoire personnelle.

J'ajoute enfin, je précise ici, que l'événement traumatique n'est pas nécessairement attaché à telle ou telle organisation fantasmatique. Si quelqu'un, en cours de route, modifie son discours inconscient, il peut, en effet, fournir un sens nouveau à un événement ancien. Encore une fois, ce qui compte ici, ce n'est pas la matérialité de l'événement traumatique, mais la signification qu'il a pris à chaque époque d'une évolution personnelle et, pour le thérapeute, surtout sa signification présente.

2. Pour un inconscient collectif⁷

Jusqu'ici, je me suis maintenu à l'intérieur des limites intimes de nos vies d'homme. On peut se poser la même question au sujet d'événements traumatiques collectifs et, en conséquence, de leur inscription dans l'inconscient des diverses communautés, qu'il s'agisse de groupes restreints comme la famille, des réseaux sociaux, des formations ethniques ou des peuples entiers.

Je ne vais pas développer ici ma pensée sur la notion d'inconscient collectif. Je l'ai déjà fait dans un autre texte.⁸ Un mot seulement pour nous mieux situer. Je distingue entre un inconscient topique (celui qui se déploie dans l'un des trois lieux de l'appareil psychique), un inconscient fonctionnel (celui qui entre en activité dans les trois fonctions psychiques du ça, du moi et du surmoi) et un inconscient sémantique. C'est ce dernier inconscient sémantique, en autant qu'il relève du discours, qui se trouve aussi bien dans des collectifs que chez les individus. Dès qu'il y a production de sens parmi les hommes, que ce soit dans l'individu ou dans la communauté, il existe, en-deçà d'une couche sémantique consciente, une zone d'ombre et de plus ou moins grande obscurité qu'on peut nommer, me semble-t-il : « inconscient collectif » ou « inconscient d'un collectif ».

Les peuples, comme les individus, se posent la question angoissante de leur naissance. Afin d'échapper à cette angoisse, au traumatisme de l'événement originaire, toujours obscur, souvent inconnu, perdu dans les temps, ils inventent ce que nous appelons maintenant : les « mythes des origines ».

Les anthropologues ont répertorié la plupart des mythologies existantes auprès des peuples de tradition orale. Certains pensent, par ailleurs, que les nations modernes elles-mêmes ont développé, dans quelque chose comme un inconscient collectif, des mythologies analogues.

Je ne me prononce pas sur la généralité de ce phénomène. La mythologie biblique, celle qui a

⁷Je devrais peut-être plutôt parler ici de « l'inconscient des collectifs ». Ce serait une façon de me distinguer clairement des positions de Jung. Mais Freud, sans toutefois employer le terme, traite, à plusieurs reprises, des formations inconscientes produites par des communautés ou des peuples : dans son *Moïse...*, dans *Totem et tabou*, etc. Et j'ai, pour ma part, pris l'habitude, depuis longtemps, de cette expression : « inconscient collectif ».

⁸*De l'inconscient collectif*, dans *Psychose, famille et culture*, (sous la direction d'E. Jeddi), Paris L'Harmattan, 1985.

nourri notre imaginaire d'enfants et soutenu le développement historique de l'Occident, nous est cependant bien connue.

Il fallait un démiurge : toute œuvre, chez les Hébreux, dépend d'un « *homo faber* ». Mais qu'est-ce qu'il a fabriqué, celui-là, avec la lumière du monde ? Il a fait de la division, de la séparation. Avec les choses, d'abord ; dans l'homme, ensuite.

« Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière "jour" et les ténèbres "nuit". Il y eut un soir et il y eut un "matin". » (*Genèse I, 4-5*)

Il s'agit ici d'une division à même la matière de la chose, belle matière, mais sans âme, sans esprit, sans liberté.

Pour l'homme, il fallait procéder autrement. C'est par le péché que la division entrera dans l'humanité, c'est-à-dire par la « connaissance du bien et du mal » (*Genèse II, 9*).

« La femme vit que l'arbre (de la connaissance du bien et du mal) était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir l'entendement. Elle prit de son fruit et mangea. Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il en mangea. Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent ... » (*Genèse III, 6-7*)

C'est ainsi dans l'« entendement », dans la « connaissance du bien et du mal », dans la conscience initiale de la vie et de la mort, que l'homme est né à son destin tragique.

Depuis ce temps des origines, la communauté entière des hommes travaille très fort à colmater la brèche, l'entaille, dans l'être des choses, en fabriquant des objets qui, espère-t-elle, viendront un jour satisfaire un bonheur à jamais perdu. D'un autre côté, cette même communauté, depuis les premiers jours, déploie d'énormes efforts à inventer diverses formes de société, toutes aussi imparfaites les unes que les autres, afin d'unir à nouveau ce que Dieu a radicalement séparé. Mais aucun objet, aucune société, n'arrive à ses fins. L'homme est un être brisé, pour toujours.

Toujours, il subira le traumatisme de la naissance, de sa création sur cette terre.

Il faudrait étudier l'effet structurant et fondateur des événements, réels ou symboliques, qui ont présidé à la naissance des diverses civilisations, mais aussi des différents peuples de la terre.

*

Mais il est d'autres événements traumatiques, plus réels et toujours actuels, qui frappent et marquent, de diverses manières, les collectivités humaines. Et je pense, plus particulièrement ici, à ces moments de ruptures violentes et tragiques que sont les guerres, que celles-ci d'ailleurs éclatent entre les peuples ou se développent à l'intérieur d'une même communauté.

Les peuples, tout comme les individus, font, avec leurs traumatismes, les guerres en l'occurrence, ce qu'ils peuvent, selon l'esprit qui les anime, leur inconscient collectif. Ils interprètent à leur manière ou dans la forme de pensée qui leur est propre, suivant une certaine structure mentale, sémantique.

Les guerres seront ainsi vécues fort différemment d'une époque à l'autre de l'histoire. Tout

dépend du mode de réception de l'événement traumatique.

- I -

Dans un monde éclaté, un univers plus ou moins barbare, les actions guerrières font partie d'une espèce de délire collectif dans lequel vie et mort, bonheur et malheur, se bousculent et s'entrechoquent sous de multiples formes (tortures, viols, meurtres et tueries massives, absolue puissance du potentat, débandade des mœurs, etc.) comme des choses à la dérive, des pantins sans cervelle. C'est le règne du fatalisme : les hommes sont ici le jouet de dieux cruels et méchants ou, encore, de dieux bonasses et hilarants.

Les peuples sont-ils alors malheureux ? Des hommes souffrent intensément, les peuples probablement peu. Sauf dans ces temps, relativement courts, d'une conscience vive et douloureuse de la bêtise humaine, de l'emprise de la mort sur la vie, des griffes du démon.

- II -

Dans un monde ordonné suivant la loi, conforme au projet du Père, un univers patriarcal, la guerre est plutôt considérée comme une attaque violente contre l'ordre établi. Une grande et incompréhensible méchanceté envers un Dieu tout puissant, celui qui préside, qui est le maître, l'ordonnateur de l'univers des hommes et des choses. Ce n'est plus une fatalité comme dans le monde précédent ; c'est la rupture, la brisure d'une destinée, de l'ultime fin de la vie. Un péché mortel ...

Malgré cela, il y eut beaucoup de guerres dans le temps de Dieu : des guerres pour l'établissement des Royaumes terrestres presque toujours mêlées aux guerres de religion. Il y avait alors tellement de « méchants », de « pécheurs », à inclure de force dans ces royaumes, dans l'ordre divin. On faisait la guerre pour abolir, éradiquer, l'impardonnable péché de la dissidence ; on faisait la guerre pour une paix absolue, trop souvent totalitaire.

Les hommes de ces époques étaient malheureux, souffrants, mais leur mal prenait un sens, était repris dans un ordre, vécu en regard d'une fin dernière. C'était plus facile à vivre : à la fois sublime et raisonnable, dans une perspective globalisante, pour un destin universel. On était alors dans le « mythe du père », la mythologie des premiers temps du monde occidental.

- III -

Nous avons, nous aussi, connu beaucoup de guerres depuis l'avènement de la démocratie. Elles ont toujours été menées au nom de la justice et pour équilibrer les forces en présence.

Ce furent, à l'intérieur des pays, les luttes ouvrières pour un meilleur partage des ressources engendrées par la production industrielle. Ces luttes ont atteint leur paroxysme dans le monde communiste, avec la prise du pouvoir, d'un pouvoir totalitaire, par la masse anonyme des ouvriers.

Il y eut également les guerres entre pays : à chaque fois dans le but de protéger des acquis ou

d'agrandir son pouvoir dans une perspective égalitaire.

Nous avons connu les « grandes guerres » européennes. Et cet atroce accident de l'histoire, lorsque Hitler, un jour, s'est emparé d'une simple volonté d'équilibre politique entre les nations pour la pervertir complètement aux visées de son pouvoir absolu : ce fut une guerre, tout à fait primitive, pour la chair et le sang.

Mais il y eut aussi les guerres de libération des peuples colonisés au XIXe siècle : elles visaient toutes la récupération d'une indépendance, autrefois perdue, parmi les autres peuples. Elles ont donné lieu, elles aussi, à des violences et des atrocités, mais celles-ci étaient chaque fois justifiées par les mêmes objectifs, démocratiques, de fraternité humaine.

Toutes ces guerres, plus ou moins consciemment, furent donc faites au nom de la justice, dans un idéal de « liberté, égalité fraternité ». Si, pour les guerres précédentes, on interprétait à l'intérieur du « mythe du père », dans celles-ci, tout fut repris et vécu dans le « mythe des frères ». Cette mythologie fraternelle, en même temps qu'elle implique la lutte des frères les uns contre les autres, leur impose des règles strictes de justice, pour empêcher que les actions, par leur brutalité, ne deviennent fratricides.

Enfin, si les guerres de nos démocraties sont aussi cruelles que toutes les autres, elles ne laissent pas l'homme à la merci, soit d'une fatalité comme du temps des dieux ou des instincts, soit d'un destin comme à l'époque d'un Dieu créateur et organisateur du monde. L'homme ne dépend plus de forces aveugles ou d'un personnage tout puissant, il a une certaine maîtrise sur son existence collective. Et cela rend à la fois plus supportable et plus pénible le traumatisme de la guerre : si, en effet, un pouvoir relatif et bien encadré peut être gratifiant, l'exercice de la liberté demeure toujours très éprouvant.

- IV -

De nos jours, tout au moins en Occident, on parle plutôt de « guerre des prix », de lutte pour « le contrôle des marchés », à l'échelle d'un pays, de plus en plus à l'échelle du monde. Avec l'élargissement de l'économie de marché, avec sa mondialisation, nous assistons en effet à des guerres qui n'attaquent plus la vie des personnes et des collectifs, mais font beaucoup de victimes au plan économique : des pays aussi bien que les individus sont alors sévèrement touchés.

C'est donc maintenant le règne de la chose marchande. À la justice entre les personnes et les pays vient ainsi se superposer la loi dure et implacable de la chose : production, distribution, finance. C'est en ces termes, dans cette perspective, que toutes les guerres sociales et politiques seront désormais entendues, interprétées, gérées.

La société contemporaine vit des angoisses aussi importantes que dans les temps anciens. Mais celles-ci ne revêtent pas un même visage : le monstre, c'est maintenant la « chose marchande », et le mythe qui nous le représente serait, si l'on veut, celui des fusées interplanétaires : ces engins qui nous échappent dans l'univers sidéral, en même temps qu'ils disent l'énormité de notre puissance, à la fois productrice et destructrice.

Notre plus grande inquiétude, cette fois, a trait à la matérialité même de l'univers et de la planète : la chose à la multiple ramification ne va-t-elle pas détruire, à la fin, notre terre et notre civilisation ? C'est contre cette production marchande, cette guerre tout à fait dévastatrice, que les écologistes de toutes orientations luttent, de nos jours, avec l'acharnement du désespoir.

À chaque époque, ses guerres. Les souffrances ne sont pas moindres, mais les parades et les moyens de défense contre les attaques d'une réalité toujours aussi dure sont différents.⁹

Conclusion

Je n'ai peut-être pas toujours tenu le cap. Je me suis permis, en route, quelques excursions dans un sens ou dans un autre. Mais une idée centrale émerge.

De nos origines, collectives aussi bien qu'individuelles, nous sommes tous marqués de la même marque : une confrontation tragique et angoissante avec la dure réalité de la vie. Comme nos parcours dans cette vie sont différents – parfois très différents – pour les uns et les autres, cette même réalité, plus ou moins dure, nous agressera cependant de diverses manières. Victimes de traumatismes particuliers, nous porterons ainsi des marques distinctives et spécifiques.

Tous ces événements traumatiques nous marqueront cependant toujours – j'ai beaucoup insisté là dessus – suivant les lignes d'un profil personnel, la configuration propre à chacun de nos inconscients.

C'est cela qui constitue la trame de nos histoires.

Claude Brodeur

⁹Pour cette dernière section du texte, je me suis inspiré d'un ouvrage déjà publié : *Sociétés d'hier et d'aujourd'hui*, Montréal, HMH Hurtubise, 1986.